

# **José Manuel Gonçalves :** **“Les politiques n'expérimentent pas assez la culture”**

• Propos recueillis par Emmanuel Tellier

**De son passé de tennisman, il a gardé le goût du beau geste et de la performance. A 52 ans, le capitaine du Centquatre, à Paris, et directeur artistique de la Nuit blanche 2014, revient sur son parcours et sur son rôle de “militant” culturel.**

Il vient de terminer un sprint effréné : la mise en place, en trois mois, du programme de la Nuit blanche, qui avait lieu à Paris le 4 octobre. Pourtant, [José Manuel Gonçalves](#), 52 ans, a le tempérament d'un coureur de fond : moral d'acier et foulée ample. En 2010, les Parisiens l'ont vu hériter du [Centquatre, centre d'art de la Ville de Paris](#) situé dans le 19<sup>e</sup> arrondissement et gigantesque terrain de jeu – 39 000 mètres carrés ! – que les précédents directeurs avaient peiné à investir, à faire vibrer. Lui a débarqué avec ses convictions, ses utopies, son savoir-faire culotté : dynamiteur de cloisons (entre les genres, entre les salles), accélérateur de rencontres et inventeur de formes, aussi à l'aise dans la programmation de la musique, de l'art contemporain ou du théâtre que dans la promotion du nouveau cirque et du street art. Surtout, il a su faire du Centquatre, fréquenté l'an dernier par cinq cent mille spectateurs payants (sans compter les promeneurs), un vrai lieu de vie, où la hiérarchie entre la culture dite « légitime » et les pratiques émergentes a le bon goût de savoir s'effacer. Rencontre avec un touche-à-tout au parcours joliment sinueux.

**Votre première rencontre marquante avec un « objet culturel », un film, un livre, c'était quoi ?**

J'ai ce souvenir très cher d'une sortie au théâtre, à Paris, en sixième. Nous étions allés voir *Le Cid*. Je me souviens d'avoir été subjugué par le rouge,

omniprésent ; celui des rideaux, du velours sur les sièges. C'était une mise en scène traditionnelle mais j'avais pris ça comme un immense moment de liberté, avec une adresse très directe au public. Je me revois gamin, bouleversé par ce comédien au-dessus de moi, qui nous parlait dans une langue grandiloquente mais sans nous prendre de haut. J'ai eu le sentiment d'entrer dans un monde faste – et très excitant... Plus tard, j'ai eu une prof de français qui nous emmenait souvent à Paris. Sur les marches du Sacré-Cœur, avec cette vue folle sur la ville, elle nous parlait de théâtre et d'art contemporain. Je vivais ça avec beaucoup d'émotion, et le sentiment d'être privilégié. Moi, gamin de banlieue, dès qu'on se mettait en route vers Paris, j'étais fou d'impatience.

“Ma famille est arrivée du Portugal quand j'avais 5 ans. Mon père avait fui le régime de Salazar.”

### **Vous n'habitez pourtant qu'à quelques kilomètres...**

Aux portes de Paris, mais si loin... J'ai grandi dans des grands ensembles d'immeubles. Ma famille est arrivée du Portugal quand j'avais 5 ans. Mon père avait fui le régime de Salazar un peu avant nous, puis nous l'avons rejoint, avec l'aide d'un passeur et la complicité d'un douanier. Sa vie n'était pas directement en danger, mais les menaces se rapprochaient. Il avait peur que des miliciens viennent le chercher la nuit pour aller le tabasser à l'abri des regards. Ça le terrorisait... Economiquement aussi, c'était devenu trop dur : mes parents n'y arrivaient plus, même si mon père bossait dans une cimenterie. Il n'y avait plus d'autre choix. Je suis arrivé en France en 1967.

### **Avec quelques notions de français ?**

Non, et mes parents nous ont tout de suite lâchés dans le grand bain, mon frère et moi. A la maison, pas question de parler portugais : il fallait s'intégrer au plus vite, et ça voulait dire parler français. A partir de là, ils ne m'ont plus dit un mot dans cette langue, que j'ai dû réapprendre vers 15 ans, avec des copains brésiliens... Mes premiers souvenirs en France ont pour cadre un petit appartement – avec douche dans la cuisine – où étaient regroupés mon grand-père, des oncles, mon petit frère, mes parents et moi, dans un immeuble qui donnait sur le premier autopont partant de Bezons pour la Défense – le bruit était infernal... Mais ce furent des années heureuses, on riait beaucoup.

### **Quelle place occupait la culture dans votre famille ?**

On écoutait de la musique brésilienne, Gilberto Gil, Vinícius de Moraes. Mon père était aussi passionné de cinéma américain. Il m'emmenait tous les dimanches, à Houilles, voir péplums et westerns... Le reste du temps, mon père était assez casanier, et très strict. Il disait souvent qu'il voulait une famille digne. La première fois qu'il a touché un salaire en France, il nous a emmenés chez le tailleur pour nous faire confectionner des costumes. J'ai dû attendre 12 ans pour avoir ma première paire de jeans.

“Ma chance a été d'avoir toujours entretenu une relation forte aux livres.”

### **Le sport a très vite pris une place essentielle dans votre vie...**

Et dans celle de mon père ! Jeune, il avait été footballeur professionnel, à Setúbal, près de Lisbonne. Sa carrière s'est arrêtée d'un coup. A la suite d'un accident de voiture après un match, d'après ce que j'ai cru deviner... Le sport est devenu un tel tabou chez nous que mon père n'a jamais voulu que ses enfants en fassent à haut niveau. J'ai donc passé mon temps à le cacher, avec la complicité de ma mère... Je voulais tout essayer. Le basket, l'athlétisme. Je passais mon temps à décortiquer les gestes des champions, ces moments d'élégance que peuvent être le *slice*, au tennis, ou le mouvement des doigts lors d'un lancer au basket. Depuis, je suis resté très attaché à cette notion de « beau geste ». Le football et le tennis sont rapidement devenus mes sports de prédilection.

### **Jusqu'à pouvoir prétendre à une carrière de joueur de tennis professionnel, n'est-ce pas ?**

Quand j'ai eu 15 ans, ma famille a dû s'installer à Roanne. Je n'avais pas trop envie de continuer l'école, et le sport m'a semblé une issue. On m'a inscrit dans un lycée pro, en section électromécanique, sans conviction. Après avoir appris le tennis en tapant dans un mur, j'ai gravi les échelons jusqu'à être classé négatif (1). J'ai commencé à gagner un peu d'argent et j'ai passé un diplôme d'entraîneur. J'étais même sponsorisé. Malheureusement, lors d'un match de foot, je me suis fait démolir et j'ai dû subir une opération du genou. Fin de mes rêves de sport professionnel... Ma chance a été d'avoir toujours entretenu une relation forte aux livres. Je dévorais les ouvrages de Stefan Zweig, qui me subjuguait. Je me passionnais aussi pour les textes de théâtre. J'avais besoin de la vie qui surgissait de ces pages.

### **Comment s'est opéré le virage vers l'animation d'un premier lieu de culture, à Roanne ?**

J'avais été repéré comme bon pédagogue – j'entraînais des jeunes au tennis et au basket – par la mairie, qui m'a proposé de m'occuper d'une péniche, sur un quai où se trouvait aussi une sorte de friche, « la Maison de la péniche », le tout dans un quartier sinistré. J'ai proposé un café-concert et une salle de répétition. Ça marchait bien, du coup on m'a confié des responsabilités au service culturel de la ville, dont le théâtre municipal. Parallèlement, j'ai repris des études et suis allé en auditeur libre aux cours de Jean Dasté, à Saint-Etienne. J'ai finalement obtenu un diplôme des hautes études des pratiques sociales.

“Les artistes manquent d'espace, alors c'est idiot de ne pas leur donner de la place lorsqu'elle est là...”

### **Aviez-vous alors le sentiment de changer de monde, d'opérer une sorte de mue ?**

Un peu, oui. A un moment, le gars toujours prêt à faire un tennis, avec la raquette dans le coffre de la voiture, commence à porter des parfums sophistiqués et à aller dans des défilés de mode avec sa fiancée du moment,

une jeune journaliste vivant à Paris... Je voyais bien qu'on me regardait comme un pingouin, mais je le vivais comme un jeu. Après Roanne, j'ai travaillé aux Ulis, dans l'Essonne, de 1989 à 1992. Le centre culturel n'attirait pas grand-monde, et la mairie me demandait d'y remédier. J'ai mis en place ce que j'ai toujours appliqué depuis : aller à la rencontre de tous les acteurs locaux, en particulier les associations – qu'on n'écoute pas assez. Rapidement, il m'a semblé qu'une programmation mettant vraiment en valeur la danse contemporaine, et des chorégraphes émergentes comme Maguy Marin et Mathilde Monnier, permettrait à la ville de se faire une place au soleil. Assez vite, Les Ulis se sont retrouvés sur la carte.

### **Et vous, dans la liste des programmeurs en vogue...**

Les choses ont vraiment changé à partir de 1999, quand j'ai été nommé à Noisiel, à la Ferme du Buisson. Entre-temps, j'avais passé trois années à l'Afaa (2), comme conseiller spectacle vivant, mon travail consistant à aider des artistes français à s'exporter. C'était des années fastes pour des formations comme Royal de Luxe. Il y avait de l'argent, une politique culturelle forte... J'en ai profité pour étendre mes champs d'intérêt à la performance, à l'art contemporain.

### **A la Ferme du Buisson, on découvre votre goût pour les collisions artistiques, mais aussi votre capacité à réinventer les espaces, et à faire bouger les murs !**

J'arrivais dans un lieu en déficit – plus d'un million de francs (environ 150 000 euros, NDLR) –, avec un public ayant déserté et un personnel désabusé. Pour moi, cette ancienne usine de chocolat Meunier ne pouvait faire sens qu'en retrouvant la totalité de sa « thermodynamique ». Par ce terme, je veux dire qu'on ne peut provoquer une réaction chimique que si ceux qui l'occupent, les artistes, trouvent leurs aises dans l'intégralité d'un bâtiment. J'ai ressenti la même chose en arrivant au Centquatre : il y a des façons d'habiter les lieux, si possible de la manière la plus libre et entière qui soit, qui font que la « thermodynamique » opère. A l'inverse, il m'arrive d'aller dans des endroits où il y a un déséquilibre flagrant entre l'espace disponible et la façon dont il est investi. Les artistes manquent d'espace, alors c'est idiot de ne pas leur donner de la place lorsqu'elle est là... A la Ferme du Buisson, où je suis resté dix années, il y a une grande salle principale magnifique. Mais pour moi, on ne pouvait la faire vivre qu'en organisant autour d'elle des possibilités alternatives, des formes de contestation aux portes mêmes de cet amphithéâtre classique.

“Je trouve passionnant de se débrouiller avec les moyens alloués.”

### **Un lieu n'est donc jamais figé ?**

Non, tout doit rester vivant ! Mon rôle, c'est de trouver des mètres carrés pour les artistes. Et il faut que le public sente que ça travaille dans tous les coins. Il faut aussi agencer le temps d'ouverture de manière plus créative, plus

généreuse que ce qu'on faisait il y a dix ou vingt ans...Je n'ai jamais posé de conditions de ressources financières avant de prendre une responsabilité – au contraire, je trouve passionnant de se débrouiller avec les moyens alloués. Par contre, le deal a une contrepartie : je ne vous embête pas sur les crédits, vous ne m'embêtez ni sur mon projet artistique, ni sur la façon dont le lieu communiquera avec son public et l'accueillera. Jusqu'à présent, ce contrat moral a toujours été respecté.

### **Pour vous, un lieu de culture vivante se doit aussi d'être un lieu de vie, avec un café, une librairie ?**

Oui. Le Centquatre est un « abri esthétique ». Un endroit où l'on vient éprouver une relation au monde dans un univers singulier, celui de la production artistique. On y vient pour établir des relations avec l'espace, avec l'art, avec autrui, selon ses propres modalités... Le fait que tout ne soit pas conforme, pas normé, provoque cette « thermodynamique » qui me semble assez joyeuse et porteuse. Les gens sentent qu'il y a de la place pour eux... C'est un abri dans le sens où c'est un lieu plus égalitaire que l'extérieur. J'aime cette idée de Pierre Rosanvallon selon laquelle « si tout n'est pas égal, tout est recevable ». Au Centquatre, il y a des artistes amateurs, des professionnels, dont certains dotés d'une puissance de production plus importante que d'autres. Et pourtant, tout est recevable. La preuve, tout le monde peut venir rencontrer nos équipes du Centquatre pour exposer son projet. Nous ne disons pas « oui » à tous – c'est impossible –, mais nous écoutons, nous dialoguons. Chaque année, nous hébergeons quatre cents groupes d'artistes au travail – et chacun profite d'une évaluation à la fin de sa résidence. Beaucoup d'autres répètent chez nous sans que nous les connaissions, sans être référencés nulle part... Pour moi, le Centquatre est un lieu qui est totalement dans le réel, mais sous une forme apaisée.

“La gratuité ne peut pas soutenir la qualité, c'est mathématique.”

### **A quel moment se pose la question du prix ?**

C'est toujours une question complexe. Notre réponse, c'est d'étudier toutes les modalités possibles, et d'en inventer de nouvelles si besoin, pour être le moins cher possible – sans arriver à la gratuité, qui pour moi n'est pas une solution valide. Sur certains spectacles, on accepte plus de pertes qu'ailleurs. On en parle avec les troupes, les producteurs. Réfléchir au tarif permet d'engager avec eux une discussion sur le fond, sur les valeurs qu'on veut défendre.

### **Mais vous excluez donc la gratuité...**

La gratuité ne règle rien. Si nous proposons parfois des choses gratuites au Centquatre, c'est parce qu'on ne trouve pas légitime de faire payer : c'est un choix politique plutôt qu'artistique, en accord avec l'artiste. Mais sinon je n'y crois pas. La gratuité ne peut pas soutenir la qualité, c'est mathématique. Regardez ce qui se passe dans les arts de la rue. Les compagnies manquent de moyens, ça saute aux yeux – et du coup, on peut se poser la question de

l'impact réel de leurs œuvres. Certes, il y a du monde dans la rue, mais à Aurillac, par exemple, 80 % des gens qui déambulent ne vont pas voir une seule performance. Cette scène lancée avec brio il y a vingt ans par des créateurs géniaux comme Royal de Luxe a accouché d'une production globale de qualité souvent médiocre, et personne n'ose le dire. Que le public soit là, récepteur passif, ne suffit pas.

“Dès que je sens que je maîtrise bien un domaine, je ressens le risque de m'éloigner de mes valeurs, d'être moins militant.”

### **Une nouvelle ministre à la Culture, Fleur Pellerin, pour vous, ça change quoi ?**

Dans le milieu professionnel, ces nominations suscitent à chaque fois une forme d'attente, d'espoir. Preuve que personne n'est totalement blasé... Nous espérons un discours clair, des convictions. Et que ces valeurs affichées permettent au ministère de la Culture de trouver des relais sur le terrain pour les transformer en spectacles, en expositions, en festivals. C'est d'autant plus crucial au moment où nous sommes en train de passer d'un monde à l'autre, avec une relation aux œuvres redéfinie par les usages du numérique. Il faut que cette foi en l'art, en la culture, se voie, qu'elle se sente. Le problème, c'est que les politiques n'expérimentent pas assez la culture. Ils vont dans les stades, très bien, mais pas assez dans les salles de spectacle. Les gens qui font le même métier que moi, partout en France, ne se sentent pas assez soutenus, accompagnés. Notre travail est pourtant de définir la place de tout citoyen dans la société d'aujourd'hui. Nous admirons tout ce qui se passe à Nantes depuis des années. Mais pourquoi la réussite de Nantes n'est-elle pas mieux célébrée ? Pourquoi ne pas montrer en exemple des villes qui militent pour la culture pour tous ?

### **Vous tenez du décathlonien : pas de spécialité revendiquée, mais un appétit pour tout...**

Je ne suis capable de mettre en place des choses originales que parce que ma culture est bancale. Elle s'est construite sur la longueur, sur des accidents, des rencontres. Elle est incomplète, mais joyeusement diverse. Il m'arrive d'être dans des lieux d'expertise, et de m'y sentir un peu étranger, n'étant pas un expert. Et pourtant j'y suis... En fait, dès que je sens que je maîtrise bien un domaine, je ressens le risque de m'éloigner de mes valeurs, d'être moins militant dans mes actions. Il y a souvent chez le néophyte une énergie, un culot qu'il faut savoir ne pas perdre.

### **José Manuel Gonçalves en quelques dates**

**1962** Naissance à Lisbonne, au Portugal.

**1982** Figure parmi les 250 meilleurs joueurs de tennis classés en France.

**1984** Premier poste de programmateur de musique, à Roanne.

**2010** Nomination au poste de directeur du Centquatre, à Paris 19e.

**2014** Directeur artistique de la Nuit blanche parisienne.

(1) Il y avait alors environ deux cent cinquante joueurs en France classés négatifs – l'ultime échelon avant le classement pro.

(2) Association française d'action artistique, devenue Culturesfrance en 2006.

À voir

La Nuit blanche, le 4 octobre à Paris.

Le Centquatre, 5, rue Curial, Paris 19e. [www.Centquatre.fr](http://www.Centquatre.fr)